

ne sont pas les nôtres : nous sommes naturaliste, il faut nous en souvenir. Toutefois l'histoire naturelle, telle que nous la cherchons ici, c'est-à-dire plus attachante que savante, ne saurait s'interdire tout à fait l'histoire morale de ses héros. Et ce n'est pas notre faute si, pour trouver celle de notre héros d'aujourd'hui, il a fallu monter bien haut.

Nous ne redescendrons pas tout d'un coup et nous nous arrêterons en chemin, en rencontrant l'amour maternel.

Une colombe (1) couvait. Son panier se trouvait tout près de la fenêtre de sa volière, et l'on était en hiver. Vingt jours s'écoulèrent, car l'incubation à cette époque se prolonge jusqu'à ce terme, tandis qu'en été dix-sept jours au plus suffisent. Enfin, de petites têtes sortirent des œufs : les pigeonceaux étaient éclos.

Cependant la pauvre petite bête restait immobile, et l'on se fût à peine aperçu qu'elle vivait sans un douloureux frémissement qui l'agitait. On s'approcha, on la toucha; elle ne se déroba ni à cette approche, ni à cet attouchement. On la retira de son nid : ses pattes tombèrent... Le froid avait été si vif, qu'elles avaient gelé sur place ! Mais cette horrible souffrance avait été incapable de la décider à quitter son nid.

Si nous cherchons maintenant à établir la classification des pigeons, certains auteurs nous indiqueront des espèces assez nombreuses, et nous aurons fort à faire pour suivre leurs divisions et subdivisions. Mais Buffon met seulement à part le *ramier* et la *tourterelle*. Quant aux autres, il montre d'abord que les espèces des nomenclateurs se réduisent aisément à deux, le *biset* et le pigeon ; et qu'encore, entre les deux il n'y a d'autre différence que celle-ci : le biset est sauvage, et le pigeon est domestique. Des deux espèces d'abord accordées, il arrive donc à une seule.

Cette disposition est la plus simple, et l'autorité est assez imposante pour qu'il nous soit permis de l'adopter.

Nous voyons dans cette espèce, dit Buffon, toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement, et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération.

Le biset nous est représenté, de manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers, et prennent l'habitude de se percher sur les arbres : c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature. Quoique élevés dans l'état de domesticité, quoique en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitations communes, ils quittent ce domicile, rompent toute société, et vont s'établir dans les bois; ils retournent donc à leur état de nature, poussés par leur seul instinct.

D'autres apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien, en petit nombre, se réfugient dans une tour peu fréquentée; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette; et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leur besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes. Ils les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auraient dû les retenir. Voilà

la seconde nuance. Ces pigeons de muraille ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique.

La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connaît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre un autre qui convient encore mieux. Ils n'en sortent que pour aller s'égarer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons mêmes que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature, à laquelle ils pourraient encore remonter.

La libre domesticité, en effet : c'est bien là le caractère distinctif et singulier du pigeon domestique. Des dindons, des poules, des pions, peuvent être gardés dans un terrain clos. Mais des pigeons ! ils ne sont à nous qu'autant que cela leur plaît, autant que le logement offert par nous est à leur gré. Un oiseau léger, au vol rapide ne sera jamais prisonnier, à moins que ce ne soit un prisonnier volontaire.

Mais il existe une quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération : ce sont les gros et les petits pigeons de volières, dont les races, les variétés, les mélanges sont presque innombrables, parce que, depuis un temps immémorial, ils sont absolument domestiques. L'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus légers, plus gros, de meilleur goût. C'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour la réussite de leur nombreuses couvées.

Dans ceux-ci, aucun ne remonte à l'état de nature; aucun même ne s'élève à celui de liberté. Ils ne quittent jamais les alentours de leur volière; il faut les y nourrir en tout temps. La faim la plus pressante ne les détermine pas à chercher ailleurs; ils se laissent plutôt mourir d'inanition. Accoutumés à recevoir leur subsistance de la main de l'homme, ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils n'ont aucune des ressources, aucun des petits talents que le besoin inspire à tous les animaux.

On peut donc regarder cette dernière classe comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme. Ces races esclaves sont d'autant plus perfectionnées pour lui qu'elles sont plus dégénérées pour la nature.

Ajoutons cependant à leur honneur que, si elles perdent l'instinct de la liberté, elles gardent leur fidélité, leur tendresse. La nièce dont nous avons raconté l'histoire en est la preuve. Tel un peuple à qui de longues années de servitude auraient fait perdre les vertus publiques, mais à qui celles de la vie privée resteraient encore.

DOMINIQUE.

(A continuer.)

(1) Ce fait est signalé par Buffon.